Originalveröffentlichung in: Bulletin de l'Association pour la Sauvegarde de l'Architecture Médiévale, 4 (1977), S. 48-62
Online-Veröffentlichung auf ART-Dok (2025), DOI: https://doi.org/10.11588/artdok.00009643

Bernhard METZ

LE CHATEAU DE SCHWARZENBERG

I - Histoire

Une grave crise politique secoue l'Allemagne de 1246 à 1273 : c'est le grand Interrègne, marqué par l'effondrement du pouvoir impérial. En Alsace, où depuis 1197 les Hohenstaufen sont en litige avec l'évêché de Strasbourg, l'évêque Heinrich von Stahleck (1244-60) met la crise à profit pour s'emparer des biens de l'Empire, notamment de l'avouerie de l'abbaye de Munster (sur l'avouerie voir p.). Son successeur Walter von Geroldseck (1260-63) nomme avoué de Munster son propre père Walter, seigneur de Lahr en Bade[1].

Pour assurer sa domination sur le monastère, le nouveau maître s'empresse d'édifier un château. Comme à Salm, il ne se fait pas scrupule de le bâtir sur un terrain appartenant à l'abbaye : la montagne de Schwarzenberg, donnée à Munster par Louis le Pieux (824)[2]. L'abbé Gerhard élève aussitôt une protestation écrite, grâce à laquelle nous savons exactement quand le château a été commencé : en avril 1261.[3]

(L'évêque Walter a également obtenu l'avouerie du monastère de Hohenburg ; à la même date, selon toute vraisemblance, il permet à deux de ses ministériaux de bâtir près du couvent - et, une fois de plus, sur le terrain d'autrui - les châteaux de Birkenfels et Kagenfels.)[4]

Dès l'année suivante, les Strasbourgeois révoltés contre l'évêque lui infligent une défaite décisive à Hausbergen. Les ambitions des Geroldseck s'écroulent : en juillet 1262, ils doivent notamment livrer à l'évêché de Bâle le château de Schwarzenberg ("das hus zi Swarzenberc")[5]. Pourquoi juste à l'évêché de Bâle ? C'est que Munster en dépendait au 12e siècle. Ce n'est sûrement pas de bon gré que l'évêque avait cédé le monastère aux Hohenstaufen : dès 1262, il se le fait restituer par le roi Richard. D'autre part, dans la guerre contre les Geroldseck, l'évêché de Bâle s'est trouvé dans le "bon" camp. Et c'est ainsi que, jusqu'au 18e siècle, Schwarzenberg dépendra de lui, Walter von Geroldseck le père

ayant définitivement renoncé à ses droits en 1271 [7].

Rodolphe de Habsbourg (1273-91) entreprend de rétablir les droits de l'Empire. L'évêque de Bâle doit lui céder Munster[8], mais conserve Schwarzenberg, qu'il confie à un bailli, cité en 1301[9]. Au 14e siècle, pressé par ses créanciers, il doit donner la forteresse en gage : au chantre de Colmar[10] (1309-11), puis au Münch von Landskron. L'évêque a d'abord confié à ces derniers la garde du château (Burghuote), avant 1341, peut-être dès 1292[11]. Puis, en 1350, il leur cède Schwarzenberg en garantie d'un prêt de 3000 florins[12]. Ils semblent l'avoir conservé, à part une courte interruption vers 1365[13], jusqu'en 1396[14]. Or, ce sont les biens les moins précieux qu'on engage de préférence : l'évêque n'attache donc pas tant de prix à Schwarzenberg, sans doute parce qu'il est trop éloigné du coeur de ses possessions. De plus, depuis que le roi Rodolphe a fondé à Munster une ville fortifiée (avant 1287)[15], le château voisin a perdu beaucoup de son importance stratégique.

En 1401, Hans Beger von Geispolsheim, bailli de l'évêque à Délémont[16], reçoit de lui la forteresse en fief. Elle est alors quelque peu délabrée (etwas vergangen) : il est probable que les engagistes, comme de coutume, n'ont guère mis de zèle à l'entretenir. C'est pourquoi l'évêque assigne au nouveau châtelain 600 florins pour les réparations[17].

Les Beger, qui possèdent déjà les châteaux de Birkenfels et Geispolsheim, conservent Schwarzenberg jusqu'à leur extinction en 1532. En 1435, Kaspar Beger dispute à l'abbé de Munster la forêt proche du château (en 1438, il revendique aussi les bois autour de Birkenfels, qui appartiennent à Obernai). En 1468, les Beger ont un bailli (Burgvogt) à Schwarzenberg (et en 1465 à Birkenfels)[18].

Le chroniqueur Berler écrit (entre 1510 et 1546) que la forteresse" était à l'origine une méchante bâtisse sur un rocher, et servait de prison aux prêtres accusés de crimes ; c'est pourquoi le donjon s'appelle encore aujourd'hui Tour aux Clercs". Le château passe en 1479 à Jakob Beger, mort en 1522. "Comme il était très riche, poursuit Berler, et que le château était agréablement situé, il l'enrichit de tours et de robustes défenses, bien construites, et y passa la majeure partie de ses jours". Dans la chapelle Ste Anne, au château, une inscription précisait "qu'il a dépensé plus de 10000 florins pour ce château ruiné, et que les travaux, commencés en 1496, ont été achevés en 150." (le dernier chiffre manque).[18] (A la même époque, les Beger construisent à Birkenfels le mur de la basse-cour.)

Mathias Beger, fils de Jakob, meurt sans héritiers en 1532.

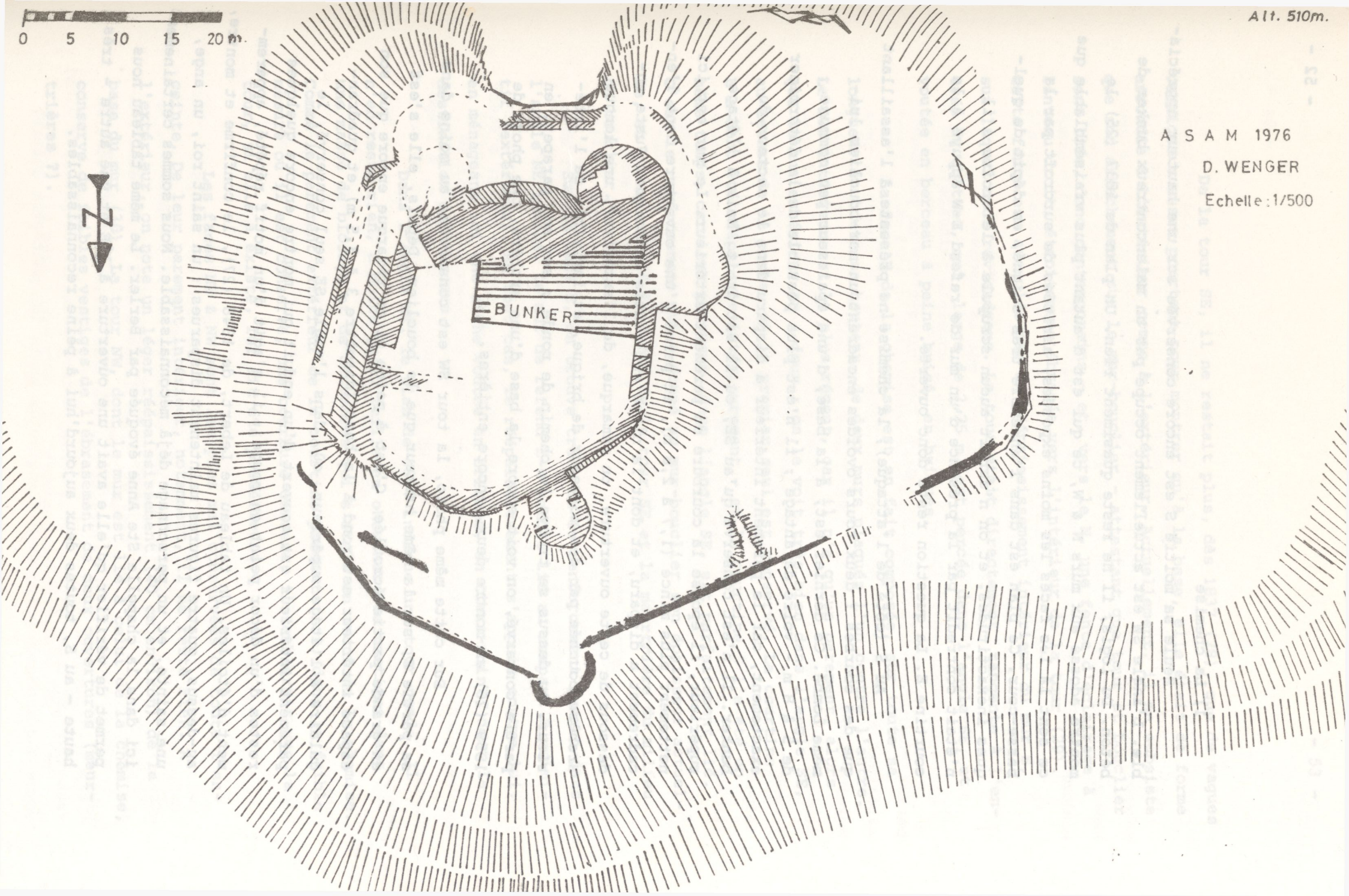
L'évêque de Bâle inféode alors le château à l'écuyer Peter Scher. Celui-ci, vers 1550, vante les qualités militaires de sa forteresse : selon les experts, elle serait supérieure même à Hohkoenigsburg.Dans la deuxième moitié du 16e siècle, son fils effectue d'importantes réparations au château, et il semble qu'en 1635 son petit-fils y ait encore habité quelque temps. Mais vers 1540 déjà, Peter Scher trouve Schwarzenberg trop froid et préfère loger au Freihof de Griesbach. En 1605, le château est délabré, et en 1636 le Burgvogt lui-même habite à Munster. En 1638-39, la ville de Munster, menacée par la guerre de Trente Ans, fait encore monter la garde au château. En revanche, on apprend en 1646 qu'il est inhabitable. Pourtant, en 1651, les soldats y trouvent encore de quoi piller, et en 1655 il est encore pourvu d'artillerie : 5 petits canons et 40 espingoles (Doppelhacken).[19]. C'est le dernier indice d'une occupation de la forteresse. Dès 1705, Dom Calmet la dit presque entièrement ruinée (21).

Bien que les textes ne soient pas clairs, il semble donc bien que le château ait été détruit vers la fin de la guerre de Trente Ans. Ch. Grad décrit en 1889 "un tronçon de tour tombé comme un anneau géant sur le sol sans se briser"[22], qui rappelle "l'Oeil de la Sorcière" à Thann, et implique qu'on ait fait sauter les tours à la poudre.

Au début du 19e siècle, le Schlosswald, avec la ruine, est acquis par les Hartmann, industriels à Munster, qui l'aménagent en parc, puis y effectuent vers 1900 des dégagements et consolidations[23]. Mais pendant la Grande Guerre, Schwarzenberg est sur le front. Les Allemands y bâtissent un bunker ; les Français ont donc sûrement bombardé la ruine, mais on ne sait rien de l'ampleur des dégats : sur la face sud, en tout cas, les plus gros dommages sont antérieurs au 19e siècle : Schoepflin écrit en 1761 que la Tour aux clercs s'est écroulée récemment[24]. En tout cas, depuis 1918, la ruine est dans un état peu encourageant.

II -.Description

A la limite des communes de Munster et de Griesbach, Schwarzenberg occupe un site en éperon barré, d'où l'on découvrait presque toute la vallée de la Fecht, de Munster à Turkeim. Il est construit en moellons irréguliers de granite extrait sur place ; les pierres de taille (en grès rose) y sont rarissimes.


0 5 10 15 20 m.
Alt. 510m.
N
BUNKER
A S A M 1976
D. WENGER
Echelle : 1/500

1) La chemise

Seule sa moitié S est encore conservée sur une hauteur appréciable. L'angle SW est actuellement occupé par un malencontreux bunker de béton. Du logis, il ne reste quasiment rien. Un plan de 1837 (25) le montre adossé aux murs N & W, ce qui est d'autant plus vraisemblable que ce sont là les faces les moins exposées, abritées de surcroît par la basse-cour. Ce plan est dans l'ensemble très soigné, en dépit de quelques inexactitudes, et on n'aurait aucun scrupule à le croire s'il n'était contredit par la présence d'un mur de refend E-W appuyé à la courtine E. La question reste donc ouverte.

Au S (côté de l'attaque), la chemise ne présente à l'assaillant que des courbes : deux tours ovoïdes encadrent un mur-bouclier lui-même bombé. Ce dernier est, à la base, d'une épaisseur peu commune : de 5 à 8 m - voire davantage ; il n'est plus possible de la déterminer exactement, car le parement intérieur a disparu dans le secteur du bunker. Il n'est conservé qu'au SE, où il est droit. Mais à l'étage supérieur, il épouse la courbure du parement extérieur. Le mur est ici nettement plus mince (1,7 à 2,8 m), et percé d'une ouverture dont l'encadrement a disparu, et dont la niche est voûtée en brique. Juste au-dessous de cette ouverture, on remarque, de l'extérieur, une longue archère bouchée par des morceaux de brique, et invisible de l'intérieur. Au dessus se trouve le chemin de ronde ; sur son parapet, en partie conservé, on voit encore la base d'une archère. Une photo de 1859 (26) en montre deux, encore entières.

Sur cette même photo, la tour SW est conservée, au moins dans sa partie E, sur la même hauteur que le bouclier. Depuis, elle s'est en grande partie écroulée. C'est à peine si on remarque encore que son espace intérieur est rond à la base (diamètre 3 à 3,5 m) et quadrangulaire à l'étage supérieur, où, dans l'angle SE seul conservé, le parement intérieur est couvert d'un enduit qui montre encore quelques restes d'un décor peint en rouge : il s'agit d'un motif répété, apparemment d'étoiles. Un tableau de Lebert, de 1848 (27), le confirme et montre, au-dessus, quatre figures maintenant disparues : un saint roi, un ange, une sainte, et un personnage déjà méconnaissable. Nous sommes certainement ici dans la chapelle Ste Anne évoquée par Berler. Le même tableau nous permet de vérifier qu'elle avait une ouverture à l'E et une autre - très haute - au S, toutes deux aujourd'hui à peine reconnaissables.

De la tour SE, il ne restait plus, dès 1837 (28), que de vagues vestiges : assez pourtant pour montrer qu'à la base, elle était de forme arrondie à l'intérieur comme à l'extérieur. Actuellement, il ne subsiste que son arrachement sur le mur-bouclier - attestant que tour et bouclier sont liés, donc contemporains - et, vers le N, une fente d'éclairage à linteau droit, étroitement ébrasée vers l'intérieur de la tour (29). Cette fente est aveuglée par le réépaississement intérieur du mur S, sur lequel nous reviendrons. La tour était directement tangente à l'entrée du château, qui, large de 2,25 m, est percée dans l'angle SE, et voutée en berceau à peine brisé, en briques.

La face E de la chemise est en fait composée, sur toute sa longueur et toute sa hauteur, de deux murs plaqués l'un contre l'autre. Le mur intérieur est le plus récent, car il n'a qu'un parement, alors que le mur extérieur en a deux : on le voit très bien dans l'angle SE, au-dessus de la porte, où le premier seul est conservé. La courtine E a donc été réépaissie intérieurement - et la courtine S l'a été en même temps, car leur parement, dans l'angle SE, est parfaitement lié. C'est le renforcement qui a donné au mur-bouclier son épaisseur actuelle, et qui a aveuglé la fente de la tour SE et la meurtrière du milieu du bouclier.

Sur la face E, on trouve trace de ce renforcement jusque dans l'angle NE inclus. Le mur de refend E-W semble lié au rempart E primitif (extérieur). En tout cas, le réépaississement s'appuie contre lui, en ménageant ici une niche voûtée en briques, en tiers-point, dont la destination est obscure.

Dans l'angle NE, le plan de 1837 indique une tour ronde. Il n'en reste rien, à moins qu'il faille en chercher les vestiges dans une masse de blocage et de décombres qui s'étale en avant de la chemise. Comme le parement extérieur de la courtine présente ici, dans la faible mesure où il est conservé, une courbure convexe, il semblerait que la tour, si elle a existé, lui ait été postérieure.

Les faces NE & NW sont les plus mal conservées de toute l'enceinte. De leur parement intérieur, notamment, il ne reste rien. A l'extérieur, on note un léger réépaississement (40 cm environ) de la base du mur (30). La tour NW, dont le mur est lié à celui de la chemise, conserve de faibles vestiges de l'ébrasement de deux ouvertures (meurtrières ?).

Sur la face W, on remarque une longue meurtrière, dont l'ébrasement (31), voûté en arc surbaissé, a été bouché par la suite. Plus bas et plus au S s'ouvre une ouverture plus large que haute, à niche également voûtée en arc surbaissé, mais cette fois en briques.

2) Les ouvrages extérieurs

Ils sont encore plus mal conservés que la chemise.

Les fausses-braies (32) entourent l'enceinte principale sur la moitié la plus exposée de son périmètre. Leur mur est lié au parement extérieur de la chemise, incontestablement à l'W, probablement à l'E. Sur les faces E & S, il a été réépaissi à l'extérieur (33). Il était muni de meurtrières (à ébrasement simple, sans niche), dont deux se voient encore sur la face S, où elles n'ont pas été bouchées lors du réépaississement. Dans l'angle NW des fausses-braies, on remarque l'arrachement d'un mur qui devait se prolonger vers le N - peut-être celui de la basse-cour primitive.

Car actuellement, le mur W de la basse-cour, très mal conservé, est en pierres sèches.. Les murs NE & NW, en revanche, sont maçonnés. Quant à la tour N, envahie par la végétation, il est difficile de dire si elle est liée ou non au rempart qu'elle flanque ; elle semblerait plutôt postérieure.

Des terrasses, certainement aménagées de main d'homme, s'étendent au pied de la forteresse à l'E et au NW. On pourrait y voir le jardin du château, à moins qu'elles ne remontent au 19e siècle, à l'époque où le Schlosswald a été transformé en parc.

Au S, le château est séparé de la montagne par un monumental fossé (Halsgraben).

III - Essai de synthèse

1) Chronologie relative

a) Le château primitif. (34)

La chemise, on l'a vu, est une construction homogène ; les murs des tours et des courtines, pour autant qu'ils sont conservés, apparaissent tous liés entre eux. Ils appartiennent donc à une seule campagne de construction, à laquelle, pour la même raison, il convient de rattacher les fausses-braies. Le Schwarzenberg primitif se présente ainsi comme une enceinte polygonale flanquée de trois (ou peut-être quatre)

tours ovoïdes. Les angles dépourvus de tour semblent arrondis, au moins à l'extérieur. L'enceinte elle-même peut raisonnablement, malgré son mauvais état de conservation, être qualifiée de chemise (Mantelmauer), au sens de courtine continue, haute et épaisse, abritant la cour - sans doute située au S (35) - et le logis - dont l'emplacement exact, on l'a vu, reste incertain. Celui de l'entrée primitive l'est également (36).

De même, il est impossible de déterminer l'allure originelle de la face S. Car, si on connait la hauteur du mur-bouclier - grâce aux restes de son chemin de ronde - on ignore entièrement celle des tours. Peut-être se terminaient-elles au même niveau que le bouclier, avec un chemin de ronde continu, sur toute la longueur de la face S (37). Peut- être aussi les deux tours - ou l'une d'entre elles seulement (38) ? - dominaient-elles le bouclier d'un ou plusieurs étages. On sait seulement que la face S était armée d'archères à trois niveaux, le niveau inférieur étant celui des fausses-braies. Quant à la basse-cour, on ne saurait dire dans quelle mesure elle aussi appartient au château primitif.

b) Transformations postérieures

La plus frappante est le renforcement des deux faces les plus exposées de la forteresse ; il affecte à la fois la chemise et les fausses-braies. Les voûtes construites à l'occasion de ce réépaississement (entrée SE, niche E) sont en brique. Il est donc raisonnable d'attribuer à la même campagne les autres travaux utilisant ce matériau : rebouchage d'une meurtrière et percement d'une nouvelle ouverture tant sur le bouclier que sur la face W (39).

Quant au réépaississement extérieur des courtines NE & NW, et aux éventuelles transformations de l'angle NE et de la basse-cour (partie W en pierres sèches, tour ?), il est difficile de les dater, même relativement.

2) Chronologie absolue

a) Les données historiques

On est relativement bien renseigné sur une partie au moins des travaux effectués au château. On sait que les Geroldseck ont commencé à bâtir peu avant le 21 avril 1261. Or, le 9 Juillet 1262, Schwarzenberg est appelé "hus", ce qui suggère un bâtiment déjà habitable (le même texte qualifie Ortenberg de chantier, "bu") (40).

En 1401, Hans Beger reçoit, à charge de le restaurer, un château délabré ("ettwas...zervallen") et menacé de ruine complète. Mais les revenus qu'on lui assigne à cet effet sont fort restreints, et rien ne prouve qu'il ait réellement procédé à des travaux. En revanche, autour de 1500, son descendant Jakob restaure Schwarzenberg à grands frais. Berler nous dit qu'il en a fait sa résidence, mais aussi qu'il en a accru les défenses ("mit...dapffern stritt gewer") (41). Jakob aurait trouvé le château à l'état de ruine ("Zerbrochnen ingefalnen huss"), ce qui donne à penser que Hans n'a pas entrepris de réparations sérieuses. Il serait cependant bien imprudent d'accepter à la Lettre le témoignage invérifiable du peu critique Berler.

Enfin, diverses réparations sont signalées aux 16e et 17e siècles, mais elles n'ont pas suffi à empêcher le château de se dégrader peu à peu.

b) La thèse de Salch & Wirth

Ces deux auteurs ont eu le grand mérite de tirer Schwarzenberg de l'oubli et de mettre en pleine lumière l'originalité de sa conception. Ils ont admis, sans donner leurs raisons, que l'essentiel du monument remontait à 1261, ce qui leur a fait conclure qu'il s'agissait là d'une des plus étonnantes réalisations de l'architecture castrale alsacienne. Malheureusement, ils n'ont pas mis beaucoup de soin à différencier et à dater les différentes campagnes de travaux : leurs indications sur ce point sont rapides et parfois contradictoires (42). Il y a donc lieu de réexaminer la question.

c) Essai de datation

Le Schwarzenberg primitif est une enceinte polygonale flanquée de tours : c'est pourquoi on l'a rapproché du type que les castellologues allemands nomment "Kastell". Ce modèle, inspiré des châteaux de Philippe Auguste, semble avoir connu au 13e siècle un certain succès dans notre région (Lahr, Landsberg-Nord; peut-être Dachstein, Zellenberg, Delle). Toutefois, la disposition très assymétrique des tours montre que l'architecte de Schwarzenberg s'écarte du Kastell par le faible intérêt qu'il accorde au flanquement. Son souci majeur est bien plutôt de donner la configuration la plus avantageuse au côté de l'attaque (43) : c'est là, comme par exemple à Ortenberg, que se concentre la défense, avec trois étages successifs de meurtrières, en incluant les fausses-braies,

qui, on l'a vu, font partie intégrante du château primitif. Voilà cependant qui fait hésiter à dater ce dernier de 1261 !

On admet généralement que les fausses-braies ne se répandent qu'à l'âge du canon. En fait, elles peuvent être apparues bien avant (44), car elles remplissent diverses fonctions, dont certaines n'ont aucun rapport avec l'artillerie ; elles facilitent la circulation des défenseurs et la surveillance du fossé ; elles rendent plus difficiles les assauts et les surprises en opposant à l'assaillant un obstacle supplémentaire, en le coinçant dans un étroit passage où il est partout exposé au tir des défenseurs de l'enceinte principale. Cependant, on serait bien en peine de citer, en Alsace et dans les régions voisines, un seul exemple de fausses-braies du 13e siècle. Par conséquent, de deux choses l'une : ou Schwarzenberg est une création encore bien plus étonnamment novatrice que ne l'ont cru Salch & Wirth, ou bien ses parties les plus anciennes ne remontent pas au-delà du 14e siècle. A l'appui de cette dernière supposition, on peut relever que son caractère le plus marquant - un bouclier flanqué de deux tours arrondies - se retrouve en Rhénanie dans des châteaux du 14e siècle : Ehrenburg, Nolling, Frauenburg, Mayen, etc (45). En revanche, il faut avouer que les données historiques dont nous disposons (mais sont-elles complètes ?) ne parlent vraiment pas en faveur d'une reconstruction au 14e siècle : les seigneurs engagistes n'ont probablement pas entrepris de grands travaux, et H. Beger en 1401, comme on l'a vu, non plus. De plus, il faudrait expliquer comment le château du 13e siècle a pu disparaitre sans laisser la moindre trace visible (46). Au total, la question reste ouverte.

Les choses sont plus claires pour la phase de remaniement. Quoi qu'en dise Wirth, elle porte nettement le caractère d'une adaptation à l'artillerie : les murs exposés sont renforcés, des meurtrières bouchées ; les deux ouvertures à niche voûtée en brique (S & W) sont sûrement des canonnières. Il y a donc tout lieu de reconnaître là la restauration de J. Beger autour de 1500. Souvenons-nous qu'au milieu du 16e siècle Peter Schervon Schwarzenberg peut, sans crainte du ridicule, vanter la valeur militaire de son château.

Conclusion

Les vestiges de Schwarzenberg, peu attrayants dans leur état actuel, attestent en tout cas une construction extrêmement originale Salch & Wirth, qui ont été les premiers à le reconnaitre, la font remon-

à 1261, ce qui satisfait à première vue, car cette datation s'accorde aisément avec les données historiques. L'analyse monumentale oblige cependant à conclure que ce n'est là, au mieux, qu'une audacieuse hypothèse. Du point de vue architectural, il parait préférable d'attribuer le château au 14e, mais cette datation soulève des objections d'ordre historique. Une fois de plus, seules des feuilles stratigraphiques permettront de trancher le débat. D'ici là, il sera sage de s'abstenir d'affirmations catégoriques.

BIBLIOGRAPHIE

Auguste Scherlen a consacré à l'histoire du château un article paru en tirage à part, ainsi qu'au t. I de son livre Perles d'Alsace (1926), dont nous citons l'édition allemande : Geschichte der Schwarzenburg bei Münster, p. 415-431. C'est un travail très détaillé et fondé sur les sources. Nous l'avons suivi surtout pour la période du 15e au 17e s. L'architecture de Schwarzenberg a été traitée par J. Wirth & Ch. L. Salch, Ortenburg und Schwarzenberg, in Burgen und Schlösser 1972/1, p.22-26. Les autres travaux et sources utilisés sont cités en note.

NOTES

1) Regesten der Bischöfe von Strassburg II, 1928 ; Chr. Wilsdorf, L'abbaye de Munster à travers les siècles, Annaire de la Soc. d'hist. de Munster, 13, 1958.

2) Alsatia Diplomatica I p.69.

3) Ibid. p.432 ; l'abbé proteste une première fois le Jeudi Saint (21 avril).

4) ASAM 3 p. 5-6.

5) Urkundenbuch der Stadt Strassburg I p.373.

6) J. Trouillat, Monuments de l'ancien évêché de Bâle, II p.127.

7) ibid. p.210.

8) Wilsdorf (n.1).

9) Basler Urkundenbuch IV p.4 : Johannesen von Wartenvels, der unser pfleger ist ze Swarzenberg.

10) Trouillat III p.689.

11) Trouillat II p.736 & 808, III p.532.

12) Trouillat IV p. 133-8 ; les Münch font une bonne affaire : pour un capital de 3000 florins, ils perçoivent 200 fl. de rente, plus 50 fl. "ze Burghuote", soit un intérêt de 8,33 % ; en prime, ils reçoivent "unser Burg Swarzenberg... mit allen dem, so darzuo gehört, ze einer rechten behusunge".

13) Basler UB IV p.289 : l'évêque Johann Senn (1335-65) avait engagé la forteresse et ses dépendances à Conrad v. Bärenfels pour 100 marcs d'argent - après 1362, puisqu'à cette date l'engagement aux Münch est confirmé (Trouillat IV p.194). C. von Bärenfels restitue Schwarzenberg à l'évêque Jean de Vienne en 1367, contre 120 marcs : lui non plus n'a pas fait une mauvaise affaire, même s'il prétend avoir fait des dépenses pour le château.

14) X. Mossmann, Cartulaire de Mulhouse I p. 386, cf Bull. du Musée hist. de Mulhouse X, 1885, p. 28-30 : en 1396, Schwarzenberg fait partie de la succession de feu Burchard Münch le Jeune ; le roi Wenceslas tente sans succès de le soustraire à la mouvance de l'évêché de Bâle pour en faire un fief d'Empire.

15) Wilsdorf (n. 1) ; L. Ohl, Gesch. d. Stadt Münster und ihrer Abtei, 1897, p. 104.

16) Trouillat V p.705 ; un scribe francophone a déformé son nom en "Jehan Berger de Soispeltzheim".

17) Scherlen p.418. Nous n'avons pas retrouvé la lettre d'investiture, mais on peut faire confiance au consciencieux archiviste qu'était Scherlen. Cf Dom A. Calmet, Hist. de l'abbaye de Munster, éd. F. Dinago, 1882 p.98, et J.D. Schöpflin, Alsatia Illustrata II, 1761, p.266, qui placent le fait en 1402.

18) Scherlen p. 419-420, et énumération des sources p. 539-540.

19) Chronique de Materne Berler, in Code historique & diplomatique de Strasbourg, II, 1848, p.97-98 : "Das schlosz Schwartzenberg... was erstmal mitt schlechtem gebuw uff ein felssen gesetzt, und wurden die prister in maleficischen handlung begriffen daselbst in gefencknusz erhalten. Darvon uff diessen tag der hoch thurn genant wurdt der pfaffen thurn. Nun was einner diesses geschlecht genant juncker Jacob Beger... Diesser Jacob von wegen grosser uberflieszner rychtum und lusthiger gelegenheitt diesses schlosz liesz ers mitt schonen gebuwen der thurn und dapffern stritt gewer zieren, daryn er den mererteil syner tag ynwonet, und mitt einnem epitaphium da selbs in sanct Anna capell verzeichnen, wie wil tussendt gulden daran verbuwen, also luttende :

Diesser Beger hatt verbuwen synes eignen gutz uber die X tussendt gulden uff diessem zerbrochnen ingefalnem husz und im jar an . gefangen als man zalt 1496, und hatt zych geendett 150.. jar".

- Sur la date, cf Notice sur M. Berler, ibid. p. 18-23.

20) Scherlen p. 421-429.

21) Cf n. 17.

22) Ch. Grad, l'Alsace, 1889, p. 26.

23) L. Spach, Nécrologie d'Henri Lebert, in Revue d'Alsace, 1863, p. 394 ; H. Scheurer, La ruine de Schwarzenburg (sic), in Die Vogesen, VI, 1912, p. 144.

24) Alsatia Illustrata, II, p. 266. - L'état du château au 19e siècle est connu par une lithographie de Lebert et par une photo d'Adolphe Braun, L'Alsace photographiée, 1859. Toutes deux sont reproduites dans Burgen und Schlösser, 1972, p. 25-26, et dans Châteaux et guerriers de l'Alsace médiévale, 1975, p. 85 & 311.

25) Publié par Scherlen p. 418, reproduit dans CH.-L. Salch, Dictionnaire des châteaux de l'Alsace médiévale, 1976, p.293.

26) A. Braun (n.24).

27) Reproduit dans Scherlen.

28) Date du plan et de la lithographie cités n. 24 & 25.

29) Cette fente, pour pouvoir remplir sa fonction, devait donner sur la cour du château. Elle témoigne du souci de ne pas affaiblir la tour en la perçant, à la base, d'une ouverture tournée vers l'extérieur.

30) Précisons qu'il ne s'agit pas d'un talutage : le parement extérieur du renforcement est vertical.

31) Il est large de 125 cm, ce qui est nettement trop peu pour une niche.

32) On appelle ainsi un mur de faible hauteur et épaisseur construit sur l'escarpe même du fossé, et épousant au plus près le tracé de l'enceinte principale.

33) La chemise a été renforcée sur les mêmes faces, mais à l'intérieur. Le réépaississement extérieur est d'éxécution plus difficile, surtout que les fausses-braies sont déjà sur le bord de l'à-pic. Mais un renforcement intérieur aurait rétréci intolérablement le couloir de circulation entre chemise et fausses-braies, qui est justement une des raisons d'être de celles-ci.

34) Nous désignons ainsi l'édifice auquel appartenaient les plus anciennes des parties actuellement reconnaissables, sans préjuger aucunement de leur âge.

35) Cf n. 29.

36) Elle était peut-être déjà dans l'angle SE ; mais le plan de 1837 suggère une entrée au NE, resserrée entre chemise et logis. Il est malheureusement impossible de se prononcer sur l'état primitif de ce secteur très ruiné, et qui a sans doute subi des transformations. -La présence d'une meurtrière, puis d'une canonnière basses sur la courtine W invite à chercher sur cette face l'accès aux fausses-braies. Avant d'arriver à l'entrée principale, l'assaillant aurait ainsi eu à forcer la porte de la basse-cour, puis celle des fausses-braies, et à longer toute la courtine S, la mieux défendue. Enfin, l'étroitesse de l'angle SE ne lui facilitait pas le maniement du bélier.

37) C'est apparemment l'opinion de Salch (n. 25), p. 294 & 362. On n'en a aucune preuve. Sur la photo de Braun (n.24), la tour n'a pas de meurtrière à ce niveau, encore largement conservé en 1859 : ce qui plaiderait plutôt contre cette hypothèse.

38) La tour SW a un diamètre supérieur aux autres. Or les textes parlent à plusieurs reprises du donjon de Schwarzenberg, au singulier : "der hoch thurn" (Berler), "turris major" (Schoepflin, n.24). Il n'y a pas forcément lieu de prendre ces termes au pied de la lettre ; mais en revanche, l'affirmation que Schwarzenberg est un château sans donjon ne repose sur rien.

39) Le rebouchage de la meurtrière W est réalisé en moellons, mais il appartient indiscutablement à la même campagne que les travaux en brique.

40) Cf n. 3 & 5. Les Gevoldseck sont assez riches pour payer de nombreux artisans. De plus, on bâtit plus vite en moellons qu'en pierres de taille. Achever un château en 15 mois est malgré tout un exploit. On peut se demander si la construction de 1261 n'était pas en bois. Au même moment, les Strasbourgeois ont eu beaucoup à souffrir d'une fortification de bois établie à Willstätt, près de Kehl : Bellum Waltherianum, MGH, SS, XVII p. 113.

41) Ce qui néglige Wirth, Châteaux & Guerriers... p. 310.

42) Le renforcement des faces S & E n'a pas retenu leur attention, si ce n'est qu'ils mentionnent, sans la dater, une restauration dans l'angle SW (sic, lire SE). Salch (n. 25) p. 294 affirme sans aucune preuve qu'au 14e siècle on a surélevé la chemise, et construit les fausses-braies. Wirth, Châteaux & Guerriers, p. 310, fait seulement état des restaurations de Jakob Beger, qu'il minimise ; il voit une

fenêtre dans la canonnière du mur-bouclier.

43) Le Kastell est un type créé en plaine, où un plan symétrique n'a que des avantages. En montagne, où il convient de s'adapter à un terrain généralement assymétrique, c'est à bon droit que la belle ordonnance du Kastell est le plus souvent sacrifiée. Si on la conserve, c'est sous une forme adaptée aux données locales (Landsberg-Nord).

44) H.M. Maurer, Bauformen der hochmittelalterlichen Adelsburg in Südwest deutschland, ZGO 115. 1967 p. 104-107, montre que se répandent au 14e siècle les "Zwinger" (la castellologie allemande englobe sous ce nom fausses-braies et lices)

45) W. Bornheim genannt Schilling, Rheinische Höhenburgen, 3 vol., 1963. Je remercie Th. Biller d'avoir attiré mon attention sur ces châteaux.

46) Cet argument n'est pas décisif, à cause de la mauvaise conservation de la ruine. De plus, il n'est pas entièrement exclu que le château de 1261 ait été en bois (cf n. 40).